LE DESPOTISME ANÉANTI,

OU

LA FRANCE RÉGÉNÉRÉE.

Par l'Abbé VOLAIRE, bon Patriote.

Magnus ab integro ſœclorum naſcitur ordo :
Jam redit & Virgo, redeunt ſaturnia Regna.
VIRG. Eglog.



A MARSEILLE, de l'Imprimerie de P. A. FAVET, Imprimeur du Roi & de la Ville, rue du Pavillon.

1790.





LE DESPOTISME ANÉANTI ;

OU

LA FRANCE RÉGENÉRÉE.

« IL n'eſt plus, enfin au milieu de nous, cet
» homme audacieux, qui tramoit la ruine de la
» Patrie, qui la menaçoit du fer & des flammes !
» Vos murs ne renferment plus l'ennemi qui travail-
» loit à les abattre ; il eſt échappé, il fuit : le
» poignard ne preſſe plus nos flancs agités ; nous
» ne le craignons ni au ſénat ni dans nos maiſons.
» Quelle penſez-vous, qu'ait été ſa douleur, de
» quitter ces lieux ſans les avoir réduits en cen-
» dres ; d'y laiſſer des Citoyens en vie ; de voir ſa
» main déſarmée ? Il n'eſt plus, vous dis-je ; vous
» êtes hors de péril ; voyez comme en fuyant, il
» tourne ſes yeux étincellans ſur la proie que nous
» lui avons enlevée. »

Tel étoit le cri d'indignation & de joie, qu'arra-choit autrefois à Ciceron la ſuite honteuſe de l'incen-

diaire de Rome ; de ce scélérat ambitieux qui, depuis l'abdication de Sylla, brûloit de se rendre maître de la République ; de Catilina, enfin, dont la démarche incertaine annonçoit le trouble qui agitoit son esprit.

Telles sont encore les paroles qu'ont pu prononcer, dans leur auguste Assemblée, ces Députés courageux & vigilans, qui ayant sans cesse opposé l'égide de la raison & la fermeté aux sophismes & à l'agitation des ennemis publics, se sont enfoncés, pour ainsi dire, dans les ténebres de leur ame ; ont découvert les complots qui y fermentoient & échauffé du feu pur dont ils brûlent, tous les vrais Citoyens.

Qu'ils reçoivent ici mes hommages. Ainsi que le vertueux Romain leur modele, qu'ils jouissent de la gloire, dont la vigilance est récompensée ; & si du sein des orages dissipés par leur constance & leur zèle, il s'éleve enfin un jour pur & serein, que ses premiers rayons se réfléchissent sur leur tête chargée de couronnes ; qu'ils disent : *C'est à nous, Français ! que vous devez ce bienfait.*

En fût-il jamais de plus grand ?

De siécle en siécle, & de jour en jour, la nation étoit traînée vers la servitude ; ces Francs, qui sous la conduite d'un chef, avoient brisé le joug de Rome, subissoient celui d'un maître ; esclaves dans un Palais, le reste de leurs forces étoient employées à courber la tête du peuple, dont mille taxes arbitraires énervoient les bras. Tous les corps que le despotisme avoit jadis opposés à la féodalité étoient sourdement divisés par les intrigues de la politique ; leurs privilèges étoient respectés quand ils pouvoient exciter des rivalités ; ils étoient anéantis quand leur opposition n'étoit pas avantageuse. Chaque jour, le Citoyen étoit détaché de l'intérêt commun ; les faveurs attendoient, dans les sen-

tiers cachés de l'ambition, ceux que les menaces n'avoient pu vaincre; des cachots ensevelissoient les plaintes des plus inflexibles.

Il n'y avoit plus de Patrie; l'égoisme, l'intérêt, l'exemple, précipitoient tous les Français à la fois vers un centre commun, où l'on s'arrachoit mutuellement les débris du fisc & les hochets de la faveur; tandis que les malheureux qui n'avoient pas la force de courir ou l'avantage d'être poussés, se desséchoient & mouroient d'envie.

Il sembloit que, dans la profonde léthargie où la France étoit plongée, la politique n'avoit plus qu'à soulever des mains lasses & énervées pour les lier de chaînes éternelles.

Quelle puissance nous éveilla? Ce fut, Français, le bruit de ces fers inconsidérément agités; ce fut lorsqu'un despotisme mal habile, voulut associer la justice à ses complots, & employer son glaive à trancher le foible lien qui nous attachoit encore au simulacre de la liberté; ce fut lorsque deux Ministres, sans principes, fouillant dans des siécles reculés des institutions de servitude, leurs recherches imprudentes découvrirent la source de nos libertés, & la firent jaillir inopinément sur un sol qu'ils condamnoient à la stérilité. Le systême exalté d'une Cour Pléniere, nous fit rétrograder vers celui des associations.

Vous rappellerai-je, chers Citoyens, les efforts de ces hommes audacieux, pour soutenir les projets qu'ils avoient conçus, & les excès auxquels l'ivresse de la puissance les porta? Vous montrerai-je les hâches de la soldatesque levées sur les portes d'un Temple de Loix; tandis qu'une partie de leurs Ministres veilloit sur le salut de l'Etat, & que l'autre envoyée aux pieds du Trône pour sauver un opprobre à la France, étoit repoussée de l'abord

du Souverain ? Vous peindrai-je encore des Magiſtrats intégres arrachés de leurs Tribunaux, & jettés dans les cachots ? Montgomeri avoit autrefois ſaiſi Dubourg au milieu du Sénat, & ſous les yeux d'Henri II ; mais le délire fanatique de ce ſiécle, la cauſe du Ciel vengée, tout juſqu'au ſupplice du Magiſtrat, ſembloit juſtifier cet excès. Dubourg fut puni pour avoir blaſphémé, & non pour avoir opiné. Le gladiateur Buſſi avoit oſé traîner le Sénat entier dans des priſons ; mais la France étoit alors livrée à des étrangers avides ; le Roi avoit abandonné ſon Trône & ſa Patrie, & Buſſi s'exila dès que Henri IV parut.

Ces ſcènes tumultueuſes ſe ſont renouvellées de nos jours ſous le règne d'un Roi juſte, & dans un ſiécle paiſible, que la philoſophie ſe vante d'avoir éclairé.

Ah ! ſi je rafraîchis les couleurs d'un tableau tant de fois offert à la curioſité, c'eſt, Français, pour vous ramener vers une époque plus heureuſe, & pour que vous puiſſiez meſurer la félicité publique, par la profondeur de l'abyme où la France alloit ſe précipiter. Ainſi un Hiſtorien de Rome ne ſe propoſoit de parler de Domitien, que pour conduire ſon Lecteur effrayé vers le règne fortuné de Trajan ; ainſi les boſquets de l'Elyſée étoient autrefois précédés des horreurs du Ténare.

Qu'ils s'éloignent donc un inſtant de notre vûe, ces monumens d'une tyrannie qui n'eſt plus ! mais qu'ils reſtent, pour atteſter aux ennemis de la Nation, qu'elle n'eſt pas impunément opprimée ! qu'ils reſtent, pour montrer à nos deſcendans nos malheurs & notre énergie ! & ſi jamais croupiſſant dans une honteuſe apathie, ils pouvoient regarder en face la ſervitude, qu'ils ſe tournent, qu'ils rougiſſent, & qu'ils s'élevent ! la vertu de Caton s'é-

chauffoit à la vue du Tribunal arrosé du sang des Gracques ; l'échafaud de d'Egmont est la pierre angulaire des franchises Bataves ; & le chapeau, devant lequel un insolent Gouverneur voulut ployer la tête élevée des Suisses, est aujourd'hui parmi eux l'étendard de la Liberté : à ce titre, consacrons au milieu de ces monumens éternels, les chaînes qui nous ont si long-temps liés.

Mais saisissant aussi-tôt l'idée consolante de la régénération actuelle, reprenons, Français, cette gaieté naturelle qui nous rendit toujours le peuple le plus aimable de l'Europe, & n'offrons désormais aux regards de nos ennemis attristés, que l'espérance s'élançant du fond de la boîte de Pandore.

S'il fut jamais une époque à laquelle la France ait pu se promettre une régénération totale, c'est, sans doute, celle que les abus du despotisme nous ont offerts dans ces derniers temps.

Il sembloit qu'après les fureurs de la ligue, & à l'approche de Henri, la Nation devoit lui présenter un pacte social & éternel. Henri né dans la médiocrité, élevé dans les camps, poursuivi par le fanatisme, persécuté par l'intrigue, s'avançoit au Trône, avec une ame nourrie des leçons salutaires du malheur. Elle s'ouvroit aisément aux douces impressions de la pitié qu'il avoit quelquefois excitée & de l amitié qui lui fut toujours utile. Cette ame généreuse étoit guidée par une imagination vive, & par la connoissance des hommes. Quelles dispositions, pour fonder sur le marche-pied du Trône une Constitution durable, entre un Chevalier loyal & des Français ? Mais si ce Roi étoit né pour régner sur la Nation, la Nation n'étoit pas encore faite pour lui. Son règne fut heureux ; mais ce bonheur ne fut attaché qu'au ca-

ractere du Souverain : dès-que ce caractere eut été effacé par la mort, il n'exista entre le regne de Henri & celui de son successeur d'autre différence que celle qui peut être entre le despotisme qui fait le bien, & celui qui fait le mal. Le coup désastreux qui priva la Nation d'un pere, la priva de son bonheur, parce qu'elle ne s'étoit attachée qu'à dévorer les fruits du présent, sans songer à leur réproduction dans l'avenir. Le machiavelisme ministériel remplaça aussi-tôt l'esprit bienfaisant de Henri; les prodigalités des courtisans dévorerent ses économies; l'espionnage fut substitué à la vigilance & la violence à la persuasion; Richelieu, Roi, fit d'un monarque foible, le premier exemple de la servitude qu'il nous préparoit.

Le sceptre ne fut entre les mains de Louis XIV qu'une baguette magique, avec laquelle plongeant les Français dans un stupide enchantement, il commandoit toutes les extorsions dont ses conquêtes & ses profusions avoient besoin. Associant avec habileté l'intérêt de chaque individu à celui de son ambition, ce roi savoit à propos céder une portion de sa gloire à la Nation, & il ne l'énivra jamais d'orgueil que pour la subjuguer. Cinquante ans de prospérité firent plus de mal à la France que tous les règnes précédents. Le peuple oublia volontairement ses droits; il les avoit tous placés sur la tête d'une idole avide d'enceus & de sacrifices. L'histoire de France ne fut que le siecle de Louis XIV.

Qu'eut à faire son successeur pour régner? Son bisaïeul lui cédoit un trône environné de prestiges; tous les préjugés de la royauté l'accompagnerent depuis son berceau jusques dans ses camps; ils ne le quitterent pas même dans l'adversité. La Nation l'avoit d'abord aimé; & cet amour dégéneré en

habitude, ſe changea quelquefois en pitié, mais jamais en haine : le Français ne ſait point haïr ſes rois. La Nation vit d'un œil ſec Louis XV déplacer ſes antiques tribunaux ; & cette révolution lui ſembla plutôt être commandée par la néceſſité que par une volonté déterminée d'envahir la liberté publique. Elle voiloit du-moins ſous le nom modeſte de réforme, les fers qu'elle alloit impoſer, & la France ne croyoit changer que de juges & de cenſeurs.

Le moment eſt venu où la Nation ayant repris le ſoin de ſa propre défenſe, le deſpotiſme irrité de ſa fermeté, a déployé ſon bras d'airain, pour vaincre la réſiſtance générale. Dès qu'il s'eſt montré à découvert, il a ceſſé d'être redoutable. Ses efforts dirigés contre tous, ont appellé les efforts de tous contre lui ; il falloit ſa hideuſe apparition, pour que les citoyens allarmés ſe raſſemblaſſent dans leur fuite, & s'armaſſent à la hâte de tous les traits de l'indignation & de la raiſon. Les coups du deſpotiſme n'ont frappé déſormais que ſur un foyer de corruption qu'ils ont détruits ; & ce ſont nos ennemis qui ſont devenus nos régénérateurs.

Enfin la Nation traite avec ſon Roi ! Ce peuple que ſes miniſtres lui ont dépeint comme ſéditieux, s'il n'eſt opprimé, a reſpectueuſement dépoſé ſa haine, auſſi-tôt que le bandeau dont ſes yeux étoient ceints eſt tombé. Un ſage médiateur qui, né républicain, connoit les droits des hommes, & qui, naturaliſé français, adore ſon ſouverain, a cimenté une union d'autant plus durable, qu'elle repoſera ſur les droits reſpectifs du Prince & des ſujets.

Bons Citoyens, vrais Français, énorgueilliſſez-vous, vos réclamations l'ont obtenue ; mais que votre ſageſſe la forme, & que votre prudence la maintienne ! Votre bonheur & celui de vos enfans eſt en vous : c'eſt un dépôt ſacré que la poſtérité

arrête dans vos mains, & dont vous ne pouvez vous dessaisir sans crime. Songez que les siecles sont avares d'une faveur aussi insigne ; & que si vous perdez le moment qui vous est offert, ce moment fuira pour s'abimer dans l'immensité des tems qui vont le suivre, & pour y entraîner vos espérances & votre liberté ; c'en est fait de votre gloire.

Ah ! cette idée remplit & échauffe mon ame.

L'Assemblée qui fixe nos regards ne nous retrace plus ces Parlemens militaires de la premiere race, où se portoient des soldats volants sur la maniere d'augmenter leurs conquêtes par la force des armes, & de les assurer par celle de quelques loix agricoles ; espece de haie rustique dont ils entouroient des champs envahis.

Elle ne nous retrace plus encore ces assemblées solemnelles de la seconde race, tenues sous l'influence d'un Clergé devenu trop puissant, depuis que Pepin avoit baissé sa tête altiere & triomphante sous l'onction sacrée. Les décrets qui en sont émanés, semblent plutôt être les actes d'un concile, que des loix consenties par le peuple, & constituées par le Souverain. Charlemagne avoit étendu sa vaste domination sur une partie de l'Europe, en s'aidant de la politique romaine ; & il s'étoit ainsi épargné les grandes sollicitudes de la royauté. Chaque peuple sous lui obéissoit aux loix qu'il avoit adoptées ; la non-existence de la féodalité, l'inutilité de la législation fiscale, la simplicité du service civil & militaire, l'unité du commandement & de l'obéissance, les principes de la monarchie, ramenés chaque année vers un centre commun, où ils étoient discutés, & duquel ils circuloient ensuite dans chaque Province ; tous ces avantages soutenus par le nom & la gloire du triomphateur, ne nécessitoient pas la complication des instrumens qui sont devenus indispensables.

Ce fut ſous la troiſieme race, quand nos rois ramaſſerent les branches diverſes de leur autorité, tranſplantées ſur la ſurface d'un royaume déchiré en lambeaux, que chaque domaine ſe conſolidant avec la ſouveraineté, fit acheter ſes avantages phyſiques par les abus qui y avoient germé. Les loix féodales inſtituées par les Seigneurs, les coutumes introduites par l'uſage, les priviléges que l'habitude & les haſards de la guerre avoient tantôt ſanctionnés & tantôt abrogés, les obligations pécuniaires que ces priviléges & les affranchiſſements avoient néceſſités, l'uſage des extorſions fiſcales, entrerent à la fois dans le régime de la France.

Ce fut lorſque le code de Juſtinien fut exhumé, qu'une maſſe énorme de loix, de reſcrits, de déciſions, tomba tout-à-coup ſur des Provinces écraſées, ſe mêla à leur conſtitution particuliere, & fit oublier l'antique ſimplicité de notre légiſlation primitive.

Ce fut lorſque le commerce briſa ſes entraves & vint fructifier la France, que ſes conventions durent être aſſujetties à des réglemens conſervateurs.

Ce fut lorſque le Clergé s'éloignant des préceptes du chriſtianiſme, & ne redoutant plus l'apoſtolat, courut le ſolliciter dans les cours, & qu'il en céda auſſi-tôt les nobles fatigues à des Prêtres gagés ; ce fut lorſque le miniſtere ſacré fut devenu un objet de ſpéculation, que tous les défilés par leſquels il falloit y parvenir, devinrent des portes d'attaque & de défenſe, & que ces nouveaux athletes eurent beſoin de loix & de juges de combat.

Ce fut lorſque des ſoldats achetés remplacerent des ſoldats français, que les fraix de leur paie exigerent des impôts directs ſur l'agriculture, des taxes indirectes ſur ſes produits, & que l'art de les établir néceſſitant, de la part des propriétaires, celui de les éluder, cette nouvelle partie d'adminiſtration fut

embarrassée d'une multitude de réglemens locaux contradictoires, dont la nomenclature lasseroit seule l'attention la plus patiente. Alors s'engendrerent dans la corruption publique ces nuées de traitans, inventeurs d'impôts, qui, semblables à Saturne, ne créoient que pour dévorer, & ces légions d'agents armés, qui leur assuroient une proie opulente.

Ce fut enfin lorsque des Souverains prodigues, oubliant leurs droits & violant les nôtres, détournerent les divers canaux de la richesse publique, sur le champ de leur ambition, & le sol stérile de leurs palais, & que des courtisans effrontés oserent en dérober quelques émanations, que toutes les machines fiscales furent dressées pour remplir ces canaux infidéles, & pour épuiser la source qui les alimentoit. Altérations des monnoies, aliénations du domaine, création de charges, vente de rentes constituées sur chaque partie du fisc, annoblissements, commerce de lettres de prince, emprunts sur des impôts à créer, anticipations ruineuses, ruses pour extorquer, violence pour arracher, combinaison de ces deux moyens, tout fut osé, mais tout devoit manquer enfin ; & ce fut alors que la bonne foi ministérielle, convenant une fois de son impuissance, nous conduisit au bord de l'abîme creusé par tant de prodigalités, permit à nos yeux de le mesurer, & laissa à notre patriotisme le soin de le combler.

Ce sont tous ces grands objets de législation, de finance, de commerce & de police universelle, qui ont été mis sous les yeux de la Nation.

Mais à quels titres se sont présentés à cette assemblée auguste ceux que les divers ordres de l'état ont élus ? Un seul cri s'est élevé autour de nous : *Français*, nous ont-ils dit, *ne voyez plus dans nous que les Députés de la Patrie.*

Cette acclamation étoit prévue, mais pour la

remplir cette noble fonction, on leur a fait connoître le vœu public dans des assemblées particulieres & préliminaires, où l'on a placé devant les yeux de chaque citoyen les objets de réforme, les plans d'amélioration dont une sage administration s'occupoit, & que tous avoient droit de discuter.

On les a investi de l'assurance que leurs cahiers seroient examinés en leur présence & avant leur séparation, afin de remplacer au-moins l'antique consentement, qui, muni de l'autorité royale, formoit la loi; consentement dont la dégradation de siecle en siecle a été le triomphe de la politique & la honte de la France.

On leur a fait sentir la nécessité de rendre la tenue des Etats-généraux permanente, ou d'en fixer au moins le retour à des époques déterminées. Une assemblée isolée, ou peu durable, auroit découvert les plaies de l'Etat, sans en fermer aucune; semblable à ces feux errants, qui éclairent subitement la profondeur silencieuse des forêts, & qui, disparoissant aussi-tôt, jettent le voyageur dans le désespoir de son salut, notre Régénération n'auroit un instant flatté notre espoir, que pour nous replonger dans des ténebres impénétrables. Enfin ils ont reconnu pour principe, que chaque assemblée particuliere d'état ne seroit jamais que l'élément des états du Royaume; qu'elle y porteroit le résultat de ses opérations locales, & n'en rapporteroit que le droit d'exécuter la volonté générale.

Guidés par ces lumieres, nos Représentans ont pû marcher avec assurance vers l'Assemblée de la Nation, sans craindre de s'y égarer. Les fautes de l'inexpérience ne peuvent pas être dangereuses; les intrigues de la politique, ne peuvent pas devenir fructueuses. Quels que soient les plans que l'on dis-

cute, & que l'on adopte ; quelles que ſoient les erreurs qui ſe gliſſent parmi eux, chaque Député a porté avec lui la douce conviction, que les réſultats de ſon opinion ſeroient corrigés & reportés en commun. Toutes les tentatives, ſi elles doivent n'être pas heureuſes, ſeront du moins innocentes ; l'avenir ſeul, je le ſais, conſommera l'ouvrage du préſent ; mais le Citoyen qui aura aſſiſté au rétabliſſement de l'ordre, verra le progrès de ſon ouvrage ; ſon orgueil, lui ſeul, ſeroit la plus douce des jouiſſances, ſi en fermant les yeux, il étoit aſſuré de tranſmettre à ſes enfants, la riche ſucceſſion de la félicité publique.

Que le deſpotiſme tremble à la vue de l'union générale ; qu'il ne s'applique pas à la rompre ; j'oſe le lui annoncer, ſes efforts ſeroient vains.

Ils ne ſont plus ces adminiſtrateurs trop impérieux, qui, dès qu'ils voyoient aux Etats-généraux une oppoſition formelle à leur volonté, ils ne la heurtoient pas ; mais ſe retirant avec prudence, ils ſtyloient des Commiſſaires à courir de Provinces en Provinces, & à y former des aſſemblées particulieres. Ces Commiſſaires ne s'attachoient plus qu'à établir l'indépendance mutuelle de ces petits états, & à les ſéparer de ceux du royaume, en les flattant d'une ſorte de ſouveraineté. Leurs inſtructions perfides & ſecretes leur défendoient de dévoiler ici ce qu'on avoit accordé ou refuſé là ; ils devoient vanter dans une Province la généroſité d'une autre ; promettre des priviléges quand ils trouvoient des facilités, menacer quand ils rencontroient de la fermeté, exciter au beſoin des rivalités, reſpecter partout les libertés ouvertement, & les violer par-tout en ſecret.

Ainſi fut trahie la confiance publique ; ainſi fut

effacé le mot ſublime de *Patrie*; ainſi le citoyen français devint le bourgeois d'une Province. Ces opérations nous iſolerent tellement, que ſans la renaiſſance des lettres & le beſoin du commerce, circonſcrits dans les limites étroites d'une ignorance profonde, écraſés d'en haut par une puiſſance inviſible, nous tremblerions encore, dans l'incertitude de trouver chez nos voiſins des complices de nos oppreſſeurs, ou des appuis de notre foibleſſe.

Ah ! ſi le crime de ces Commiſſaires eût été épargné à la France, on ne peut meſurer le degré de bonheur & de puiſſance auquel elle ſe ſeroit élevée pendant la ſucceſſion de quatre ſiécles, que par l'excès d'abaiſſement où elle eſt deſcendue.

On n'auroit plus vu ces barrieres inſultantes qui arrêtant la marche du Commerce, ont empêché ſi long-temps ſon activité de pénétrer d'une province dans l'autre. L'uſage des dons de la nature n'auroit pas été ſujet à des diſparâtes choquantes & à des prohibitions meurtrieres. Des coutumes ne diviſeroient plus le ſol de la France en juriſdictions étrangeres & diverſes; des emprunts furtifs, impoſés ſur chaque diſtrict, n'auroient pas formé une dette inextinguible.

Miniſtres imprudens, qui nagueres nous préſentiez l'uniformité, non de la liberté, mais de la ſervitude, ſi les crimes de vos prédéceſſeurs n'avoient pas ainſi diviſés nos provinces, vous n'auriez pas eu beſoin de ces nouveaux crimes pour les raſſembler. Ce n'étoit pas avec un joug & des ſoldats, que vous deviez eſpérer de ramener les Français au principe ſacré de l'unité Monarchique; vos calculs étoient trop fondés ſur notre foibleſſe; & vous deviez vous ſouvenir, que dans un ſiécle éclairé, le dernier grain, ajouté au fardeau de l'oppreſſion, le

fait tout à coup écrouler, dégage le malheureux qu'il surchargeoit & redresse le souffrant vers le Ciel, dont il reçut le souffle de l'existence & l'amour de la liberté. Ah ! si vous aviez plus étudié le code de la nature & des loix que les maximes de la tyrannie, vous eussiez appris que les peuples sont aisément conduits vers ce centre commun qui fait leur force & leur gloire, par une démarche douce & réguliere, & non à travers les abymes où vous les traîniez; vous eussiez vu qu'en instituant des Etats provinciaux, élément & principes d'Etats-généraux & périodiques, chaque province liée irrésistiblement à l'intérêt commun, seroit venue déposer, sacrifier peut-être sur l'autel de la liberté publique, ces chartes qui vous ont épouvantés, qui vous ont repoussés, & que sans efforts, comme sans forfaits, la Monarchie s'asseyoit majestueusement sur une base uniforme & immuable; alors vous n'auriez pas eu besoin de mettre dans la bouche d'un pere ces mots sonores : *Un seul Roi ! une seule Loi !* Un Roi, une Loi, un Peuple, auroient été le cri de toute la France.

Graces vous soient à jamais rendues, Citoyens Français, & vous sur-tout généreux Dauphinois, pour avoir sanctionné le principe que ma foible plume préconise ! c'est la colonne de l'Etat, & vous l'avez relevée; embrassez-la de toutes vos forces, & gravez-y pour vos neveux ces mots mémorables : *Nous sommes Français, libres sous un Roi.*

C'est au moment de cette Régénération, que l'esprit des Français dont on a trop calomnié la folâtre légéreté, embellit tous les plans formés par la raison; c'est à présent que des comités choisis par l'Assemblée générale, préparent les matieres importantes qui doivent y être traitées & décidées à la

pluralité

pluralité des voix : c'eſt à préſent que l'éloquence renaiſſant avec les grands intérêts, s'aſſocie au patriotiſme & dédaigne de ſe vendre à l'intrigue ; on ne lui reproche plus d'être renfermée dans l'enceinte, trop étroite, de la chaire & du barreau. Le génie de Démoſtene & de Ciceron anime nos Repréſentans ; la Nation reprend ſon ancienne énergie, & nous voyons renaître le ſiécle de Charlemagne ; ſiécle le plus glorieux à notre Monarchie par la ſageſſe des Loix que nous avons ſitôt oubliées, que par l'étendue & la rapidité des conquêtes que nous avons ſitôt perdues ; c'eſt à préſent que la liberté monarchique fait entendre ſa voix puiſſante ; l'œil clairvoyant du patriotiſme veille ſans ceſſe pour en écarter la ſéduction & la corruption. Si ces vices deſtructeurs oſoient s'y introduire, ils ſeroient bientôt démaſqués ; la honte & l'opprobre, qui pourſuivroient, juſques dans ſes foyers, l'indigne Repréſentant qui auroit trahi la confiance de ſes concitoyens, nous ſerviroient tout à la fois de vengeurs & de préſervatifs. C'eſt à préſent que tous les problêmes du mieux poſſible, étant livrés à l'émulation publique, le Miniſtre des Autels, le guerrier, le magiſtrat, le financier, oubliant enſemble leurs droits & leur haine antiques, diſcutent à l'envi :

Les moyens de rétablir le Clergé dans ſa dignité primitive, en dérogeant à ce concordat funeſte, qui courba des têtes conſacrées par l'Eternel, devant l'idole de la faveur & du monde :

Les moyens de reſtituer aux vrais Paſteurs de l'Egliſe, aux ſeuls amis du peuple, des fruits qu'ils ne devroient partager qu'avec le pauvre, & de chaſſer des alentours de cet eſſaim vigilant, ces frélons ſans droit & ſans utilité qui dévorent le prix de ſon labeur :

Les moyens de remplacer en partie une armée ſtipendiée, par une armée nationale, & de rendre à la diſcipline militaire cet eſprit Français, qui s'éleva ſi ſouvent juſqu'à l'héroïſme, & que le bâton de la Germanie n'a point encore abaiſſé :

Les moyens d'abroger ces lettres cloſes, émules du cordon Aſiatique, & de remplacer la ſeule utilité qu'on leur attribue ſans honte, par des réglémens ſages, qui conſommant ſur l'échafaud tout le ſang & tout le crime d'un coupable, les empêchent de réjaillir ſur une famille déjà trop à plaindre :

Les moyens de rendre à l'impôt, non point une ſtabilité inconſtitutionnelle, mais ſa mobilité au contraire, ſa juſte répartition & ſa dimenſion exacte ſur les beſoins de l'Etat :

Les moyens de fermer la plaie que la prodigalité a faite à la France, non pas avec ces cauſtiques violens que des Miniſtres alloient employer, mais avec la ſageſſe qui prépare tout, l'inſtruction qui ſimplifie tout, l'économie qui parvient à tout, & la bonne foi qui exécute tout.

Un Roi puiſſant & juſte plane au-deſſus de ſes ſujets occupés de leur bonheur & de celui de ſon règne ; ſa bonté anime leurs travaux ; ſa volonté les ſanctionne. L'aſtre éclatant de la royauté, vers lequel le Français porte ſi naturellement ſes premiers regards & ſes premiers hommages, ne ſe leve plus pour éblouir les yeux ou pour mûrir des orages ; il ne brille que pour échauffer, & ſon influence active & bienfaiſante eſt l'ame de la Nation, comme le ſoleil eſt celle de la nature.

Un des grands objets qui occupe encore l'Aſſemblée Nationale, eſt l'amélioration de nos loix & de nos formes judiciaires. C'eſt le vœu d'un Roi juſte, c'eſt celui des vrais Français, c'eſt

celui de nos ayeux, convoqués à Tours, à Orléans, à Blois, à Paris; mais ces demandes réitérées, ces cris propagés de siécle en siécle, prouvent aujourd'hui combien tous les efforts ont été inutiles. La réforme des abus qu'entraîne une législation compliquée, devenoit chaque jour plus nécessaire; mais quel est l'Hercule qui voulût se fatiguer à combattre l'Hydre aux cent têtes renaissantes!

Non, une pareille entreprise ne pouvoit être l'ouvrage d'un seul homme & d'un seul siécle; elle appartenoit à des siécles & à des hommes actifs & réunis.

Mais en parlant de la réforme de nos loix & sur-tout de nos loix criminelles, j'ai senti mon cœur s'approcher de celui du meilleur des Rois. Comme ses mouvemens sont rapides! combien les larmes qu'il a versées sur la portion malheureuse de ses sujets ont été vraies & paternelles! l'éloquence seule ne produisit jamais les sentimens qu'il nous a si bien exprimés. Il étoit juste de seconder les besoins de son ame inquiéte & agitée; & quand un intérêt aussi puissant n'auroit pas excité l'émulation de nos Députés, seroient-ils demeurés insensibles à des calamités qui nous investissoient, qui ballottoient peut-être pour chacun de nous dans l'urne fatale du sort? Oui, le glaive de nos loix de sang étoit suspendu sur la tête de tous; le moindre mouvement imprudent pouvoit le faire tomber sur l'inexpérience; la haine d'un ennemi pouvoit couper le fil qui le retenoit, & le précipiter sur l'innocence.

Combien qui ont péri injustement dans les supplices; combien qui ont vu des bûchers enflammés prêts à les dévorer; combien qui ont touché à des échafauds, & n'ont dû leur salut qu'au zèle,

taxé d'imprudence qui les arracha aux bourreaux & aux loix plus cruelles qu'eux. Mais oublions ces fcènes d'horreur & de fcandale, pour ne nous occuper que du bonheur qui nous eft promis & que l'Affemblée nous prépare.

Déjà je vois celui que le fort a condamné à la pauvreté, lever vers le Ciel fes mains tremblantes, bénir les travaux de nos nouveaux légiflateurs & porter tour-à-tour fes regards attendris fur fon pere & fur fes amis; déjà je le vois animé d'une fainte émulation, à l'afpect de l'activité générale, s'efforcer de mériter par les progrès de fa fortune & par fa probité, le droit & l'honneur d'être Citoyen actif, pour avoir un jour celui d'être Mandataire de la Patrie, s'il fait s'en montrer digne; déjà je vois le commerce refleurir & l'abondance renaître dans notre célèbre Cité. O Marfeille! ô ma Patrie! réjouis-toi, une aurore brillante t'annonce le plus beau jour.

Réjouiffez-vous, Citoyens de tous les Etats; uniffez-vos voix pour célébrer l'ordre qui va naître.

Et vous, Miniftres faints confolez-vous; moins opulents, il vous fera plus aifé de faire pratiquer l'évangile que vous prêchez; vous ferez plus puiffans par vos exemples, & plus confidérés par vos vertus. Si l'indigence fut toujours la principale caufe des vices du peuple, l'opulence a pu, comme elle, produire à fon tour les défordres du Clergé: les Jérômes, les Bernards, les Auguftins & les autres peres de l'églife prophétifoient au Clergé de leur tems & de leur pays, la deftruction totale de la religion, comme une fuite néceffaire de leurs mœurs & de leurs richeffes. On les a vu s'accomplir ces prédictions, en Afrique, en Afie, en Judée, & dans l'empire de la Grece, où non-feulement la foi a

disparu, mais même les gouvernemens de ces Nations.

Vous serez comptés pour rien, il est vrai, dans le gouvernement ; mais il vous restera la direction d'un ressort dont l'énergie est supérieure à celle de tous les autres. Vous aurez toujours le soin terrible & délicat de répandre dans les ames les espérances & les craintes qui remplissent un avenir infini : soyez vertueux, & vous deviendrez les premiers hommes de l'état. Ce que vous pouviez atteindre auparavant par l'intrigue & le scandale, vous l'obtiendrez à l'avenir par les vertus & la simplicité.

Consolez-vous, Nobles du Royaume : vous ne ramperez plus devant des valets & des courtisannes infâmes : en perdant le pouvoir de tourmenter ceux que vous appelliez vos vassaux & de dévaster leurs propriétés, vous gagnerez leur amour & leur estime. Ne pleurez pas ce gouvernement passé, où la richesse dominant tout, la noblesse ne pouvoit s'enrichir qu'en s'avilissant à ses propres yeux. Que l'idée d'égalité ne vous désole pas ; ajoutez à cet éclat factice de la noblesse le prix réel des vertus & des talens, & sur-tout de l'affabilité, & jamais il n'existera d'égalité entre le peuple & vous.

Consolez-vous, Citoyens inquiets ; rappellez-vous ce que vous étiez & ce que vous avez souffert. D'esclaves, vous êtes devenus des hommes libres : vos pensées n'appartiendront plus qu'à vous-même & aux loix. Votre fortune sera le prix de votre travail & le gage assuré pour vos besoins. L'oisiveté & les fantaisies ne se la disputeront plus. Votre liberté, ce don précieux du Ciel, sera sacré pour le Souverain même. Vous ferez vos loix ; vous choisirez vos Magistrats : l'on n'achetera plus le droit de vous juger ; vos fortunes & vos vies ne seront point

vendues à des hommes inhabiles & vicieux. Enfin, vous serez comptés pour quelque chose dans l'ordre de la Société.

Et vous peuple Français, vous mes chers concitoyens, laissez-les à eux-mêmes, ces hommes que leur naissance, leur éducation, leurs habitudes, leurs préjugés rendent aujourd'hui si malheureux : n'aggravez pas leurs peines par de coupables vexations ; contentez-vous de gémir & de les plaindre ; mais sur-tout respectez dans les Ministres de la religion le caractere sacré dont ils sont revêtus. N'oubliez pas qu'ils sont les enfants de leur siecle, comme les autres hommes. Les vices que vous seriez peut-être en droit de leur reprocher appartiennent tout à la fois à leur nation, au siecle, à la constitution politique de l'état. Ils sont français comme vous, ce sont vos parents, sacrifiés peut-être à votre fortune par l'ambition de vos peres. Si vous étiez chargés de leurs devoirs, vous en acquitteriez-vous plus dignement ? Mais au moins ne portez pas indistinctement vos coups ; que votre sagesse vous fasse discerner le Bénéficier oisif & mondain du Ministre modeste & laborieux. Il en est encore de ces Pontifes dignes de nos respects, qui, retirés dans leur diocése, y entretiennent l'ordre & la paix, qui résistent aux méchants & supportent les foibles, qui sont toujours prêts à secourir les malheureux, & qui dans ce siecle d'erreur réfutent les objections des ennemis de la foi par leurs propres vertus.

Il en est encore sur-tout dans notre Patrie, de ces Pasteurs vénérables qui font le bonheur de leur troupeau, par le zèle qui les anime & la sagesse qui les dirige.

Il en est encore de ces Ministres subalternes, qui, quoique simples & obscurs, éclairent de leurs lumieres, & édifient par leurs exemples.

Il en eſt encore de ces Prêtres déſintéreſſés, qui ſacrifient au ſalut du peuple leur ſanté, leurs talents & leur fortune; qui vont chercher dans les priſons & dans les hôpitaux la brebis égarée. Et quel dédommagement reçoivent-ils des hommes? Hélas! avoir à conſoler ſouvent des gens qui n'ont plus de foi; être perſécutés quelquefois pour leurs vertus même; voir tourner leurs combats en mépris, leurs démarches en ruſes, leurs vertus en vices, leur religion en ridicule, telle eſt la récompenſe que le monde donne à la plupart de ces hommes dont il envie le ſort. Ah! qu'il réfléchiſſe ſur les peines & les dangers attachés à leur état, & il ſera plus indulgent envers eux. Mais ce qu'il importe plus encore, Français, & ce que vous ne pouvez vous diſſimuler, c'eſt la réforme de vos mœurs; leur corruption enfante le deſpotiſme & la tyrannie. Rome, la Grece & l'Egypte perdirent la liberté en perdant leurs vertus. Une nation dépravée fut & ſera toujours une nation eſclave & malheureuſe: un peuple qui laiſſe la religion s'eteindre, travaille à ſa propre ruine. L'état n'a été ébranlé, nos malheurs n'ont paru à leur comble, qu'à l'inſtant où la dépravation de nos mœurs a été conſommée. Français, retournons à nos antiques vertus, & nous verrons les plus belles deſtinées ſe former pour nous.

O toi, Prince vertueux & bon, que des Miniſtres vouloient égarer! le bonheur de ton peuple va devenir ton ouvrage; n'écoute pas la voix trompeuſe de ces flatteurs vils & ambitieux, qui voudroient peut-être encore te faire craindre au milieu de tes fidéles ſujets; c'eſt dans leur cœur, c'eſt dans leur amour, que réſident ta force & ta puiſſance. Quels autres Princes que les Bourbons, ſe virent ſervir avec plus d'attachement & plus de

zele ? Quelle nation fit plus de ſacrifices ? Elle n'a pas changé ; tu la verras raſſemblée autour du trône, te nommer le *Reſtaurateur de la Patrie*, comme elle décerna à Louis XII le nom de Père du Peuple. Tu la verras affronter généreuſement la mort pour la majeſté du trône & le ſoutien de la liberté publique.

F I N.